

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 145

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan
Autor: Camfranc, M du
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-250059>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche

Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

La Chine et les Chinois

(Suite.)

Il y a en Chine comme objet de particulière curiosité de hautes tours qui attirent forcément et méritent bien l'attention du voyageur. C'est principalement depuis l'introduction du Bouddhisme en ce pays que s'est prononcé et répandu le goût d'en construire un peu partout. Ces édifices, à raison de certaines différences, portent les uns le nom de *hou* et les autres de *léou*. Les uns et les autres sont consacrés au culte du dieu Fo. Ce qui prouve que leur nombre est assez considérable, c'est qu'il n'y a presque pas de ville et de bourg, surtout en certaines provinces, qui ne possède quelque édifice de ce genre. Il en est quelques uns de vraiment remarquables.

Au témoignage de certains documents les anciens Chinois auraient eu autrefois un zèle extraordinaire pour la construction et l'embellissement de ces édifices singuliers. On y voit mentionnées des tours exclusivement construites en marbre blanc, d'autres en briques dorées, en bois de cèdre et même, partiellement du moins, en cuivre. Telles de ces tours aériennes ne possédaient pas moins une élévation de cent à deux cents mètres. Quelques unes avaient leur escalier en dehors, grimpant, garni de sa rampe, d'étages en étages jusqu'au sommet. D'autres de ces tours se dressaient au sein des eaux, assises sur un énorme entassement de roches accumulées.

Elles étaient souvent agrémentées d'arbres et de verdure croissant autour, ainsi que de cascades faisant entendre le gracieux et poétique bruissement de leur chute. Les tours appelées *léou*, ne consistaient parfois qu'en un rocher

pyramidal très élevé que recouvraient arbrisseaux et fleurs sauvages.

Les tours qu'on remarque aujourd'hui en Chine sont toutes construites sur un seul et même plan. Elles sont de forme hexagone ou octogone qui vont graduellement diminuant de circonférence jusqu'au sommet. Elles possèdent jusqu'à dix étages. Chacun de ces étages est indiqué par une sorte de corniche supportant un toit où se trouve suspendue une multitude de clochettes. Autour de chacun de ces étages règne en outre une galerie bordée d'une balustrade. Extérieurement, ces tours sont ornées la plupart d'un revêtement de porcelaine sur lequel se trouvent ciselées diverses figures.

Les marbres à couleurs variées en incrustent souvent les murs intérieurs. C'est généralement au dernier étage qu'est placée l'idole principale en l'honneur de laquelle ont été construits ces édifices. Dans les autres étages logent un grand nombre des divinités de rang inférieur. La plus célèbre et l'une des plus remarquables tours de toute la Chine, est celle de Nan-King, désignée sous le beau nom de *temple de la Reconnaissance*.

Elle date d'à peu près quatre cents ans. Située en dehors de l'enceinte de la ville, elle se dégage de loin au regard du massif de grands et vastes bâtiments d'une bonzerie. Octogone, chacun de ces huit côtés n'est pas loin de mesurer onze mètres de largeur. D'où il résulte qu'elle a une circonférence de près de 88 mètres. A la faible distance de cinq mètres, un mur relativement peu élevé, et octogone lui-même, en enclose la base. Sur ce mur repose un toit qui part à la même hauteur, de la tour elle-même. L'enceinte formée par le mur devient ainsi une galerie couverte. Cette tour ainsi que toutes ses pareilles du reste, diminue de circonférence à mesure qu'elle s'élève davan-

tage dans les airs. Mais du sommet à la base, toute sa surface extérieure est revêtue d'une espèce de placage de portelaine bleue, verte et jaune.

Les toits octogones des neuf étages qu'elle renferme sont couverts de tuiles vertes, vernissées et reluisantes. Autour de chaque étage court une galerie avec sa balustrade. C'est chose à la fois drôlatique et agréable d'entendre s'agiter et sonner au souffle du vent des centaines de petites clochettes en cuivre, qui ainsi que pour tous les édifices de ce genre, sont suspendues à chaque angle de ces toits. Pour qui pénètre dans cette tour, ce qui frappe d'abord l'attention, c'est dans la salle du rez-de-chaussée, comme une sorte de dôme d'airain qui à chacune de ses ouvertures correspondant à chacune des quatre fenêtres de la tour, laisse apparaître une grosse, massive idole dorée.

A mesure que montent les étages, en décroît la hauteur de dimension : tous n'en demeurent pas. Au milieu de la grande salle qui se trouve à chaque étage, trône une lourde et grosse idole dorée, escortée de centaines de statues plus petites, saillant de la pierre des murs où elles sont taillées en relief. A chaque étage, inutile de le dire, on le voit, même exhibition grotesque. Cette superbe tour d'une élévation de soixante six mètres, est couronnée d'un toit conique que surmonte un mât de dix mètres de haut. Autour de ce mât, sont adaptés de grands cerceaux de fer dont le diamètre de chacun, graduellement décroissant, donne à l'œil, par son imitation d'une pyramide, l'illusion d'un cône évidé et ajouré. Cette flèche aérienne se termine enfin par un globe doré de forte dimension qui est plus agréable et d'un merveilleux effet.

Plus multipliés encore que les tours, sont

Feuilleton du Pays du Dimanche 43

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

— Inutile de voyager, murmurait madame de Guinto, en fermant à regret le livre qui la captivait : tout se ressemble. Cette perle de l'Orient est toute pareille à Vienne et à Paris... Voyez, là, en face, ma chère, voici les hôtels de Cook.

Ce n'était pas, cependant, l'avis d'Alba, que tout fut pareil ici-bas ; et elle eût aimé à contempler ces horizons souriants, si son ami Yvan avait été près d'elle, et si leurs yeux avaient pu les voir ensemble.

Une voiture attendait, à la gare, les deux

voyageuses. Elles y prirent place. Durant quelques minutes encore, elles longèrent des douanes, des mosquées, des casernes bariolées de larges raies bleues ou blanches, jaunes ou roses ; les cafés se multipliaient ; c'était comme une longue ligne de divans de velours alignés à l'ombre, sur lesquels des centaines de rêveurs, en longues robes et en turbans, fumaient des cigarettes ou des narguilles.

Maintenant, aux maisons, bâties à l'euro-péenne, succédait un fouillis de misérables masurettes en torchis et en pisé. On y pénétrait en se courbant sous une petite porte pratiquée cauteusement, comme une poterne de citadelle ; mais à peine le visiteur était-il entré, qu'il était émerveillé par la beauté et la richesse des cours de marbre, ombragées de citronniers, pliant sous les fruits, et rafraîchies par des sources regues en de larges vasques.

Madame de Guinto s'indignait de cette apparence sordide, et Alba qui, si jeune encore, avait quitté Damas, se demandait si la maison,

où avait vécu sa mère, aurait cet aspect bizarre. Serait-elle aussi une de ces habitations orientales, aux entrées méliantes, lézardées au dehors, somptueuses au dedans, où les riches de Damas cachent leur opulence, leurs diamants et leurs armes précieuses ?

Mlle Hedjer eut la réponse à la question qu'elle venait de se poser, car la voiture s'arrêtait. La maison de son grand père maternel était bien une demeure d'un autre âge, vaste, mais extérieurement sordide. Une toute petite ouverture, dans la porte à serrure massive, permettait de s'assurer quels étaient les hôtes, qui réclamaient l'admission. Cependant, il n'y avait là qu'apparence de misère. Un grand vieillard qui, dans une cour, fumait son narguile, sous les orangers, se leva et vint à la rencontre des voyageuses. Alba, qui avait vu sa photographie, reconnut vite le père de sa mère. Son œil, habituellement assoupi, dans les nuages de tabac oriental, se faisait vivant pour examiner, de la tête aux pieds, sa petite-fille. Le sourire du

les arcs de triomphe dans l'Empire du Milieu. Il n'y en a pas seulement dans les villes et les bourgs : on en voit encore se dresser jusque sur les collines, les montagnes, le long des grands chemins. Us ont pour objet de rappeler à la reconnaissance de la postérité, la mémoire des souverains et des grands citoyens qui ont marqué par des bienfaits signalés et de grands services rendus. Ce sont là une sorte d'honneurs publics du droit desquels ne sont pas exclues les femmes elles-mêmes. Aussi voit-on des arcs de triomphe élevés à la gloire de celles qui par les qualités et les vertus domestiques qui les ont distinguées, sont devenues des modèles des personnes de leur sexe.

Parmi ces arcs de triomphe, les uns sont en pierre, en marbre, d'autres simplement en bois. Ils varient également de forme et de grandeur. Le plus grand nombre n'a qu'une arcade. Plusieurs néanmoins en comptent trois : une grande au milieu de deux plus petites de chaque côté.

Au frontispice se trouvent gravées des inscriptions qu'encadrent divers ornements en relief. Les autres parties du monument sont de même chargées de figures sculptées d'oiseaux et d'animaux, de fleurs, de feuillages : toutes figures saillantes à paraître se détacher entièrement du fond. Le défaut de proportions dans ces monuments choque assez violemment l'œil européen. Cette lacune toutefois est rachetée souvent, en partie du moins, par la fini du travail et la beauté originale des ornements étranges et bizarres qui le décorent.

Les six grandes cours souveraines dont nous avons parlé sont en Chine comme les rouages constitutifs du mécanisme gouvernemental. Mais à côté de ces grandes institutions, il en existe encore plusieurs autres, ayant chacune leurs attributions distinctes et spéciales. On en distingue quatre principales : la cour des colonies, la cour de justice, la cour des pinceaux, ou l'académie impériale. La première de ces institutions a pour principale charge d'administrer les divers peuples que quelque lien de dépendance rattache à l'empire chinois. *Ai-fan, étrangers du dehors*, est le terme qui désigne ces peuples tributaires. Ils sont de races et de langues diverses. On compte parmi eux les peuplades de la Tartarie indépendante, les petits états mahométans du Turkestan, plusieurs tribus nomades d'origine mongole, ainsi que la vaste région du Thibet que gouverne la Chine sous le couvert du pouvoir déifié du grand lama. Ce tribunal par le moyen de membres spéciaux choisis dans son sein exerce encore son autorité et son contrôle sur les tribus nomades des Gorkas, des Tourbets, des Hochoits, des Khoits, des Tchoros et des Alenthis, dont les bandes

vieillard était tranquille ; ses paroles lentes et mesurées.

— Chère Alba, dit-il, sois la bienvenue parmi nous ; la tante, tes jeunes cousines t'attendent et te feront fête.

Puis, remarquant l'expression attristée du joli visage de la jeune fille :

— Je sais, reprit-il, que tu as laissé, là-bas, en France, des amis que tu regrettes. Ici, chère enfant, tout sera nouveau à tes yeux, et contribuera à te distraire. Tu apprendras la sagesse chez nous, et l'obéissance à la volonté paternelle.

Et, comme les yeux de Mlle Hedjer s'emplissaient de larmes, il se fit très paternel et très affectueux :

— Oui, oui, je le sais, on a d'abord du chagrin quand on quitte son pays ; mais on se console. Il n'y a pas que du chagrin dans l'existence. Ecoute, petite Alba, un proverbe de notre pays : nos poètes ont dit : Que si les années

voyageuses parcourent la Mongolie intérieure et la Mongolie extérieure. C'est à ce tribunal qu'il appartient de fixer les taxes imposées à ces populations, d'entretenir les voies de communication avec ces divers contrées, de déterminer ce qu'il sera dû à certains chefs indigènes d'honneurs et d'émoluments.

La cour de représentations a pour but de transmettre au conseil privé de l'empereur, les demandes, requêtes, pétitions, formuler d'appel qu'a droit d'adresser et que de fait adresse assez souvent le public. Partant de cette idée que le souverain est le père commun de ses sujets, l'usage s'est établi de date très ancienne que chacun puisse faire monter jusqu'à lui ses prières et ses plaintes. C'est pourquoi, de même qu'à la porte de la maison des mandarins, l'on voit à celle du palais impérial un tambour au moyen duquel il est loisible au moindre sujet, de venir faire appel à la justice du souverain.

Un tribunal en Chine, unique au monde, est le tribunal des censeurs. Sa surveillance s'exerce sur tous les corps constitués de l'Etat, sans en excepter l'empereur lui-même. Celui-ci est donc soumis à la nécessité de subir les remontrances qui en émanent, comme tous les autres dignitaires, mandarins, ministres, princes etc. Cette surveillance ne s'arrête point aux actes de la vie publique, elle descend jusque dans le détail de la vie privée. Une des fonctions de ce tribunal est de veiller à la promptitude d'envoi de secours au peuple, dans les diverses calamités qui le frappent. Il a charge également de réprimer et de punir les abus que rend toujours assez faciles et fréquents, l'éloignement du pouvoir central. Dans leurs tournées inquisitoriales à travers l'empire, les censeurs délégués par le tribunal, prennent le pas, dès leur arrivée dans une province, sur les vice-rois, mandarins et tous autres fonctionnaires. Aussi les abus qu'ils trouvent que leurs prévarications et leurs concussions ne soient dénoncées à l'empereur, s'empres-ent-ils, pour gagner les censeurs, de leurs prodiguer force présents. C'est ainsi que les mandarins coupables échappent presque constamment aux châtiments les mieux mérités. L'office le plus redoutable du tribunal des censeurs, est on le conçoit sans peine, d'adresser des remontrances à l'empereur. Il est aisé de deviner les dangers que l'exercice de ce droit et de ce devoir fait courir à ses membres, quand le trône se trouve occupé par un mauvais prince. D'affreuses tortures et même une mort cruelle ont parfois été le prix de leur courage. Le droit de remontrances au souverain que leur attribue la loi chinoise, n'implique jamais celui de violer même d'un mot, le profond respect qui lui est dû. Le moindre terme d'offense contre ce

ont leurs hivers, elles ont aussi leur soleil et leurs roses, leur coin de ciel bleu et leur printemps. Il en est ainsi de l'existence humaine.

Et, montrant, de la main, tout un groupe de jeunes femmes qui s'approchaient :

— Tiens, Alba, voici ta tante et tes cousines qui viennent vers toi. Elles veulent t'aimer et te distraire ; elles sont impatientes de connaître leur petite parente de France.

Les jeunes cousines entouraient Alba. Elles étaient enveloppées, jusqu'aux pieds, de pièces de soie de couleurs éclatantes ; les têtes étaient cachées sous des plis de mousseline blanche, laissant voir des yeux noirs, tous magnifiques. Ce groupe de jeunes damasquines était gracieux, pittoresque, sous le grand ciel bleu ; les orangiers, chargés de fruits, et la fontaine dans la cour de marbre, lui formaient un cadre vraiment oriental.

(La suite prochainement.)

père commun, ne manquerait point de soulever contre son auteur, l'indignation du peuple qui, l'empereur même s'y refusait-il, dévouerait infailliblement sa tête au dernier supplice. Le censeur de son côté, qui sous la dictée de sa conscience, a osé adresser des remontrances au Fils du Ciel, doit en garder un inviolable secret vis-à-vis même de ses collègues. L'indiscrétion en pareille matière entraînerait peine de mort.

G. MARTIN, curé de Pleigne.
(A suivre.)

Aux champs

Encore les arbres fruitiers. — L'assainissement des terres. — Prise des taupes.

J'ai parlé longuement, l'autre jour de la culture des arbres fruitiers, en m'en tenant à certaines espèces plus spécialement. Je crois devoir donner encore, en cette saison voisine de leur plantation, quelques nouveaux conseils.

Et d'abord tous les engrais ne peuvent être employés indifféremment pour la fumure des arbres fruitiers. Il en est quelques-uns qui entraînent avec eux des inconvénients. C'est ainsi que les fumiers de cheval et de mouton attirent le puceron lanigère qui épuise les arbres et donne naissance aux chancres ; le fumier de vache attire les vers blancs ; les fumiers non fermentés engendrent le blanc des racines. Ce sont les engrais liquides et les mares de pommiers, la colombine, le guano ou toutes autres matières fécales délayées et largement étendues d'eau donnent d'excellents résultats. Les mares de pommiers mélangées avec du phosphate fossile pulvérisé dans la proportion de 15 à 20 kil. de phosphate pour 100 kil. de marc agissent aussi très efficacement.

Pour le pommier qui croît si bien dans nos contrées un habile arboriculteur a recommandé de tremper les racines de l'arbre à planter dans une bouillie faite avec de la terre végétale, des bouses fraîches de vache, des cendres de bois, de la chaux éteinte, un peu de suie, purin allongé d'eau, colombine, crottins, tourteaux et autres courts engrais. On ajoute, 5 grammes de sulfate de fer en poudre par litre d'eau. Il faut inciser en longueur l'écorce des principales racines, pour faciliter l'émission des petites. Si l'écorce des arbres à transplanter est un peu dure, il faut inciser légèrement et longitudinalement la tige, pour débrider les fibres intérieures et faciliter leur action.

Les sujets bâtifs, qui sont reconnus et marqués ensuite dans les pépinières, donnent des feuilles les premiers, et ceux tardifs seront plantés séparément, pour éviter plus tard, lors des greffes à approprier aux sujets, l'agglomération ou le mélange de pommiers de diverses saisons. Il en serait de même si on ne devait pas les greffer, par les raisons que nous indiquerons plus loin, à l'occasion des feuilles larges et des gros boutons, qui annoncent ordinairement que les pommiers seront vigoureux et fertiles. La séparation des pommiers de diverses saisons, soit par des vergers, soit par des alignements différents, procure une économie de temps et de main-d'œuvre au moment de la récolte, comme nous l'avons déjà dit ; puis on peut cueillir dans les premiers cas des pommes d'un verger, tandis que les bestiaux paissent dans un autre : ils ne mangent pas ainsi les fruits cueillis ou tombés, ce qui, en outre, peut leur être nuisible.

Les vergers peu ombragés, exposés au sud